L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

BUREAUX : rue de Chartres 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 1er JUILLET 1863. Entre Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS :
MERCREDI MATIN, 1er JUILLET.

☞ On trouvera verso de notre première page les nouvelles qui ont paru dans notre édition du soir : annonces de Compagnies d'Assurances, vente du mardi, les annonces judiciaires et autres.

Ventes du reste de ce jour :

Par Pilcher & Ary, No 31, rue de la Commune—Meubles.

Par R T Montgomery, en face du palais 28, troisième district—Fariboles etc.

Par Hoffman & Marks, à 10 heures, dans la rue de Chartres, No 41—Marchandises sèches, vêtements et lingerie pour hommes.

Par J F Boisseau, à 10 heures, au coin des rues Orleans et Magazine—Meubles, glaces, verrerie, &c.

Par R T Montgomery, à 4 heures et demie, en débarquement de la barque Minnesota, entre les de la Place Jackson—Vérres en cassés et pots.

ARRIVEE DU TRANSHIP CONTINENTAL

Le steamship continental, capitaine C. P. Marshman, parti de New-York le 22 du courant, a passé la barre hier matin à 5 heures et est arrivé à quai le soir à 4 heures. Il a fait la traversée de New-York à la passe sud-ouest en 6 jours 14 heures. Voici la liste des passagers qu'il amène :

Capitaine H C Cordy, capitaine B Thompson, capitaine Henry R Sible, commandant Gustave D Porter, Geo H Lemon, lieutenant J F Barry, à Pensacola.

Nouvelles du Nord

DE DEUX JOURS PLUS RECENTES.

Nouvelles d'Europe

ARRIVÉE DU STEAMER CONTINENTAL

La guerre sur le Potomac.

Pas encore de grande bataille.

40,000 Confédérés entre Williamsport et Hagerstown.

UN CORPS D'ARMÉE MARCHANT SUR PITTSBURG.

Tactique de Lee et de Hooker.

LE SIEGE DE VICKSBURG.

Nous avons reçu par le steamer *Continental* du 1er juillet de New-York du 21 et du 22 juin. Nous en empruntons les nouvelles suivantes :

Le *Sun*, *Mercury*, du 21 contient la dépêche suivante :

Washington, 20 juin—Les rumeurs d'une bataille à Culpeper sont fausses. Il y a eu probablement combat à Loudoun et quelques escarmouches de cavalerie devant Washington, mais il n'y a eu de bataille et il n'y en aura pas d'ici à deux jours.

Lee a son quartier-général sur le vieux champ de bataille de Bull Run. Son armée s'étend au demi-cercle sur le front de ses ouvrages et peut être massée rapidement pour une bataille. Le général Hooker a jusqu'à présent refusé la bataille, et a placé son armée de façon à protéger Washington et Baltimore. Il a pour instructions de suivre Lee et de ne pas livrer bataille à moins que Lee ne traverse le Potomac, auquel cas il doit le frapper.

Une bataille pour la défense de Baltimore devrait être évitée, mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit livrée avant que l'armée rebelle ait pris une position telle que la garnison de Washington puisse donner son concours pour la battre. Le but réel de Lee est la prise de Washington. Il est profondément de battre Hooker et de ne pas livrer combat, et il compte entrer alors les fortifications par un assaut rapide. La faible défense de Winchester qui a tombé devant une armée assaillante qui n'était pas plus forte que la garnison, a confirmé les rebelles dans la croyance que nos troupes sont découragées et peu propres à combattre ; aussi regardent-ils la chute de Washington comme certaine si Lee attaque cette ville.

D'ici à peu, Lee et son armée avancent ouvertement sur la capitale, quand ce ne serait que par bravade. Telle est l'opinion des militaires.

Le gouvernement se consulte pas à prendre l'offensive contre Lee avant l'automne, époque à laquelle de nouvelles troupes seront prêtes pour la conscription. L'armée du Potomac a été beaucoup affaiblie pour renforcer Grant et c'est ce qui a retardé les hostilités.

La panique règne à Baltimore, mais cette ville ne court pas de danger tant que Hooker n'est pas battu.

Plusieurs autres dépêches de Washington démentent également les bruits d'une grande bataille entre Hooker et Lee.

40,000 Confédérés à Hagerstown et à Williamsport.

Les journaux de New-York du 22 contiennent les dépêches qui suivent :

Harrisburg, 21 juin—Un rapporteur, de source certaine, qu'il y a 40,000 rebelles à Hagerstown et à Williamsport. Il y a à Mercersburg 300 cavaliers qui volent tout les chevaux et pillent les propriétés. Les rebelles ont 18 pièces d'artillerie, et ils ont une force à 8 milles de Gettysburg. On se prépare à les recevoir.

Occupation de Frederick, Maryland

Baltimore, 21 juin—On a reçu avis que Frederick a été occupé par une petite force de rebelles hier soir. Les paroles rebelles s'étendaient jusqu'à l'Est sur la route à péage.

Une partie de Frederick on matin disant qu'avant Frederick qu'une escouade qui se trouve pris quelques chevaux et repartie au coucher du soleil. Cette escouade pourrait venir de Hagerstown ou de Williamsport.

Le conseil de Baltimore a voté $100,000 pour la défense de la ville.

Attaque du Potomac par des forces considérables.

Washington, 18 juin, à 8 heures P. M.—Les dernières nouvelles de Point of Rocks disent qu'on a entendu de la fusillade dans la journée.

Quelques cavaliers ont fait leur apparition à Frederick cinq heures, et vers sept heures du soir un corps de cavalerie a atteint le pont du chemin de fer à Point of Rocks. Les cavaliers ont fait prisonniers quelques soldats et ont saisi tous les chevaux des employés ; ils ont saisi tous les chevaux qui avaient la marque du gouvernement.

Un corps rebelle considérable, infanterie, cavalerie et artillerie, a traversé Harrisburg d'Antietam. Des réfugiés disent qu'il y en avait de 30,000, mais les officiers ne les évaluent qu'à 25,000.

Les précautions ordinaires des retranchements autour de Baltimore au nord et à l'ouest, ce qui renferme la chaîne des fortifications. On a fait l'intérieur une ligne de barricades, formées de bonneaux et de barils remplis de briques et de sable. Ces barricades seront défendues par les mitrailleuses.

A 1 heure No 4 on entendait ce matin une forte canonnade dans la direction de Harper's Ferry.

Marche d'une force considérable sur Pittsburg, Pennsylvanie.

Philadelphie, 21 juin—Le *Washington Star* d'hier soir contient ce qui suit :

Le major Beardsley a reçu avis de source de Bayette que les rebelles, en force considérable, s'avancent sur Pittsburg, par la route de Brownsville, mais qu'ils avaient les ponts d'Allegheny. Leurs pionniers étaient autour de Greenville, Maryland, à 28 milles de Uniontown, comté de Fayette, pressant dernier.

On disait le soir qu'il lui que le major Herling et le capitaine Fisher, de l'état-major de Hooker, avaient été pris par les guérillas près de Fairfax.

Le général Rosecrans sur le point d'attaquer.

Une dépêche de Washington contient ce qui suit :

Les prochaines nouvelles de l'Ouest apprendront sûrement que le général Rosecrans est en marche contre Bragg. On dit qu'il a reçu l'ordre péremptoire de l'y forcer bataille. Le général Halleck lui avait fortement recommandé de ne pas se mettre en mouvement précipitamment avant l'attaque de Grant contre Vicksburg, en façon à empêcher les armées rebelles de se renforcer mutuellement. Le vieux *Rosy* a fait valoir une mesure qui a déclaré que Bragg était plus fort que l'on ne pensait, et que l'administration avait été trompée par Bragg avant, dit-il, pour le détourner de l'attaque. Le général Rosecrans a maintenant le front d'une position défensive. Le général Halleck a demandé des renseignements sur son ordre d'avancer et de combattre. C'est du moins ce qu'on dit.

Mort de Marion, Georgie.

Mobile, 21 juin—Les journaux de Mobile disent que Dahlgren, en Georgie, a été tué par les Fédéraux le 11 courant. Les Fédéraux ont attaqué Marion, et ils ont été repoussés de cette ville qui était occupée par 1,500 rebelles, et on avait 4 Brass-Pounders, et on avait 4 pièces de canon.

L'Wilmington doit se rendre.

On avait envoyé au Mexique 10,000 hommes.

482302

Le siège de Vicksburg.

Les journaux de New-York n'ont de nouvelles de Vicksburg que jusqu'au 18 juin. Il ne contiennent donc rien sur l'assaut donné le 17 et dont il est question dans les journaux de Jackson.

Les dépêches de Cairo disent que le siège avance lentement, mais aussi, que le gouvernement vigoureusement son feu de mousqueterie et l'envoi des bombes, mais sans succès ; qu'on s'attendait bientôt à une attaque de Johnston, mais qu'on n'avait aucune inquiétude.

Les guérillas étaient toujours actifs à différents points sur le Mississippi.

Johnston faisait la rive occidentale du *Big Black*, sans doute pour empêcher les fédéraux de traverser. Grant recevait toujours des renforts.

Pertes de nos frères que les rebelles.

Une dépêche de Washington du 21 dit qu'on a reçu un rapport de l'amiral Dupont annonçant qu'un steamer, l'*Anne Smith*, a été coulé au bas-fond de sortie de Charleston, le 5 juin. Le 10 un autre steamer a essayé d'entrer, et plusieurs croiseurs lui ont donné la chasse. Il a pu passer grâce à l'obscurité, et au point du jour on l'a aperçu, en feu près de l'île Folly. L'ensemble, néanmoins, n'a pas détruit ce steamer.

La bataille de Winchester.

Le *Herald* de New-York publie tous les détails de la bataille de Winchester, une des plus sanglantes qui aient eu lieu depuis le commencement de la guerre, et parle ainsi des pertes éprouvées par les troupes fédérales :

Nos pertes ont été terribles. Rien n'a été sauvé excepté ce que les soldats avaient sur eux. Trois batteries de pièces de siège, composant toute l'artillerie de la place, sont tombées entre les mains de l'ennemi, ainsi que deux cent quatre-vingts fourgons, plus de douze cents chevaux et mulets, toutes les munitions, tous les vivres plus de six mille mousquets, une énorme quantité de petites armes, et les effets particuliers des officiers et des soldats.

Des sept mille hommes dont se composait la garnison, seize cents à deux mille seulement sont arrivés ici. Il manque donc plus de quatre mille hommes ! Il est impossible de connaître encore exactement les noms des morts et des blessés, les premiers n'ayant pas jusqu'à présent été enterrés et les seconds étant encore à l'endroit où ils sont tombés.

Pas un des soldats revenus de Winchester n'a un vêtement, excepté ceux qui ont pu s'acheter ici des vêtements ou qui en ont emprunté. La plupart des malheureux officiers sont extrêmement tristes sur le ressentiment aux en Virginie leurs femmes, et ils ont été obligés de les laisser derrière eux. Elles ne savent pas si elles sont encore à Winchester ou si elles ont été emmenées à Richmond. Celles-ci, de leur côté, ne savent pas si leurs maris ont succombé, s'ils sont prisonniers, ou s'ils sont libres. Les soldats n'ont ni toutes ni couvertures.

A tout prendre, la défaite a été une des plus complètes et des plus désastreuses que nous ayons encore essuyées. Tout le monde s'accorde à dire que les chefs de brigade et de régiment se sont admirablement conduits. Le général Elliott, qui a pris la part la plus considérable dans l'action comme dans les manœuvres qui ont amené la retraite, mérite les plus grands éloges. Le colonel McMoyoudie s'est montré digne de toute confiance par le talent dont il a fait preuve en dirigeant la retraite de Berryville, [illegible] qui dans la défense du fort Star. Le colonel Ely s'est acquis de nouveaux titres à l'affection de ses soldats par le dévouement qu'il leur a montré et la part qu'il a prise à leurs souffrances. Il a été fait prisonnier à quatre milles de Winchester, dans l'action de lundi matin.

Le dix huitième régiment de Connecticut, sous les ordres du colonel Lee, comptait plus de neuf cents hommes, lundi dernier, au moment du combat. Il n'en reste aujourd'hui que trente trois, y compris deux officiers.

Nouvelles d'Europe.

ARRIVÉE DU *CITY OF NEW YORK*

Mouvements du steamer confédéré *Florida*

ACCEPTATION PAR L'AUTRICHE DE LA NOTE FRANÇAISE A LA RUSSIE.

Le *City of New York*, parti de Liverpool le 10 et de Queenstown le 11, est arrivé à New-York le 21. Les nouvelles qu'il apporte sont d'un jour moins récentes que celles remises au cap Race par le *Bohemian*, mais elles sont beaucoup plus complètes.

Le steamer *America* est arrivé à Liverpool dans la matinée du 8.

Le *Casiterides*, de l'île Maurice, rapporte qu'il fut abordé le 3 mai, par 10 N. de lat. et 30° O. de long, par un canot du steamer confédéré *Georgia* et qu'il fut invité à prendre des passagers, mais qu'il refusa. C'était un steamer à hélice, gréé comme un brick et correspondant avec le *Virginia*.

Le steamer *Anglico Miriam* est arrivé à Liverpool le 6 du courant, de Nassau et des Bermudes, avec 701 balles de coton à bord. Le 18 Mai, à 120 milles nord-est de Bermude, il fut chassé et abordé par la canonnière fédérale Tioga. L'officier d'abordage a exprimé le regret en retenir le navire qu'il a quitté après en avoir examiné les papiers. On dit que le Miriam avait à bord un agent de Richmond, portant d'importantes dépêches du gouvernement confédéré en Angleterre.

Toute une flotte de navires chargés de coton était arrivée dans le Mersey. Les recettes des quatre derniers jours ont été de 35,000 balles.

Illégalité du conseil des Insurgés unitaires.

Le *Shipping Gazette* dit qu'on soulèvera probablement à la chambre des Lords la question de savoir si le gouvernement d'un Etat neutre peut accorder protection ou moyen de convoi sans porter atteinte aux droits des parties belligérantes et sans faire brèche à la loi internationale. — La discussion devait avoir lieu le 15, sur motion du marquis de Chaurlemarde, pour avoir communication de pièces.

Arrêt du navire Alexandra.

L'affaire de la saisie du navire *Alexandra* à Liverpool a été jugée le 22 juin, devant le Lord chef Baron de la cour de l'Echiquier. L'avocat général occupait pour la couronne et sir W. Cairns pour la défense.

Parlement anglais.

Dans la séance du 8 de la Chambre des Lords, le comte d'Ellenborough a adressé quelques questions sur la Pologne et a dénoncé fortement la politique russe.

Le comte Russell a répondu qu'avant de présenter de nouvelles suggestions à la Russie, le gouvernement croyait devoir attendre la réponse de l'Autriche aux ouvertures de coopération et de concert qui lui avaient été faites.

A la Chambre des Communes, M. Hennessy a donné avis qu'il ferait la motion d'une résolution relative à la Pologne. — Cette résolution dénonce la Russie pour avoir violé le traité de Vienne et vouloir établir un droit de souveraineté sur la Pologne contrairement à ce traité ; la résolution invite le gouvernement de Sa Majesté à prendre de concert avec les autres puissances telles mesures qui seront jugées nécessaires pour la protection des droits légitimes de la Pologne, tout en offrant des conditions de paix équitables.

Grande-Bretagne.

Les rapports officiels sur la détresse des districts manufacturiers donnent une grande déférence de pauperisme dans le cours du mois de mai, bien que les chiffres indiquent toujours beaucoup de souffrances.

Le grand bal donné à Guildhall par la corporation de la cité de Londres au prince et à la princesse de Galles a été fort beau et a coûté £15,000 ou 375,000 fr. Le Lord-Maire a ouvert le bal avec la princesse, et le prince avec la Mairesse. Le prince Alfred a figuré dans un quadrille avec la princesse Mary de Cambridge.

Le feu a pris dans les chambres du parlement, le 8, en plein après-midi ; mais il a été promptement éteint et le dommage a été insignifiant.

Russie et Amérique.

L'*Europe* de Francfort publie le texte intégral de la dépêche américaine récemment annoncée dans le *Journal de St-Pétersbourg* et une analyse de la réponse du Gortschakoff et celui de Washington. Le ministre russe exprime très naturellement les sentiments d'affection et de reconnaissance du Czar pour l'attitude prise par le gouvernement fédéral, dans les graves circonstances où la Russie est placée. Un paragraphe de ce document est consacré à la révolution.

L'état de guerre continue toujours et Pologne avec des résultats divers.

Le Conseil municipal de Moscou avait voté la somme d'une million d'roubles et des milliers d'habitants étaient se faire inscrire.

Un télégramme, reçu à l'ambassade autrichienne à Paris, annonce que le colonel de l'Empire accepte le rôle de la France à la Russie sur les affaires de Pologne.

Le London Post dit que l'insurrection progresse, et qu'il y a maintenant 16,000 rebelles en armes dans la Volhynie, et Podolie et l'Ukraine.

France.

On avait envoyé au Mexique 10,000 hommes de renfort, avec un grand approvisionnement de matériel de guerre. Quant aux munitions et provisions en nombre, on pense qu'elles avaient été prises pour qu'elles en manquassent jusqu'à l'indépendamment des transports de St Nazaire, le ministre de la marine avait organisé un service, partant de Toulon et de Cherbourg le 25 de chaque mois, emportant des approvisionnements et surtout des munitions.

La Bourse fait lourds. Les fonds ont clôturé à 69 fr 30 c.

Question américaine.

RECONNAISSANCE

Dans les journaux anglais de la dernière date nous avons remarqué l'article suivant du *London Herald*, organe de Lord Derby :

L'Angleterre a déjà considéré et rejeté la proposition de la France pour une médiation conjointe. La France a fait une tentative pour offrir ses bons offices, et l'offre n'a pas été acceptée à Washington. Mais elle nous jetée dans les embarras qui pourraient résulter d'une médiation, il est au notre pouvoir et assurément de notre devoir, de faire cesser l'encouragement que nous donnons actuellement à la poursuite d'une telle guerre en agissant comme si le gouvernement fédéral n'avait pas perdu à jamais tous ses droits prétendus à l'égard des Etats du Sud. Aussi longtemps que notre politique publique permettra au Nord de dire que l'Europe ne considère pas ses efforts comme désespérés, il y a peu d'espoir qu'il renonce à son entreprise. D'un autre côté, la reconnaissance de la Confédération du Sud par l'Angleterre et la France frapperait de découragement tout le parti de la guerre au Nord. Et quelque chose en résulterait, serait chose impossible. La guerre dont du Nord et le parti républicain seraient obligés de s'avouer à eux-mêmes que le terrain au conflit et la reconnaissance de l'indépendance du Sud seraient simplement une affaire de temps, et comme la prolongation de la guerre ne pourrait pas en modifier le résultat, tout ce qui pourrait être fait de mieux serait de le hâter autant dans les plus favorables conditions possibles.

Selon toute probabilité, la reconnaissance sans du Sud par l'Europe terminerait la guerre en moins de six mois. Cette reconnaissance est suspendue seulement par le refus obstiné du cabinet anglais. Sur ce cabinet, par conséquent, tout autant que sur celui de Washington, pèse la terrible responsabilité de cette guerre sauvage, traîtresse et sans fruit, sur ses ministres et sur les hommes qui les encouragent à rester dans une direction pareille qu'ils appellent une "attitude de neutralité digne."

Nouvelles de France.

(Correspondance particulière de l'Abeille de Paris.)

Paris, 1 juin.

Le recrutement général des voies a eu lieu ce matin à l'Hôtel de Ville, à la salle Saint-Jean une grande quantité d'ouvriers s'étaient portés sur les lieux pour assister à la proclamation des élus. Une partie seulement de ces ouvriers ont pu pénétrer dans la salle, ils ont salué de leurs acclamations les noms des vainqueurs, les mêmes démonstrations ont eu lieu au dehors dans les rassemblements de ceux qui avaient dû se borner à stationner sur la place et l'on parle même d'une agitation légère qui aurait motivé quelques arrestations en résumé, absolument rien de sérieux.

Il est confirmé que le résultat des élections de Paris a été accueilli avec beaucoup de calme en haut lieu, tout au moins en ce qui concerne la personne de l'Empereur Sa Majesté, d'après une version nouvelle, se serait borné à faire observer que Paris était resté fidèle à ses traditions. On m'assure que certaines influences veulent exploiter dans un sens exagéré la manifestation faite par les électeurs de Paris et obtenir le retrait du décret du 24 novembre. De pareils conseils seraient parfaitement illusoires comme elles, s'ils n'étaient insensés comme toujours. Les orateurs de l'opposition, dont on voudrait empêcher l'intervention dans la discussion de l'Adresse, reprendraient invariablement la parole au moment de la discussion du budget ; aussi n'y a-t-il pas sujet d'attacher la moindre importance à ces tentatives, dont les conséquences seraient tellement funestes qu'il n'est même pas permis de leur supposer la moindre chance de succès.

Rien de nouveau en ce qui concerne les élections. On assure que M. Devinck va être nommé conseiller d'Etat, en service extraordinaire, comme dédommagement de son échec dans la campagne électorale. Le journal *l'Union* assure que les lecteurs qui représentent son opinion dans la sixième circonscription du département de la Seine à maintenir leurs suffrages à M. Cochin ; mais il est extrêmement douteux que ces électeurs persistent encore—et sérieusement cette fois—leurs voix. Quant à une coalition, dont on a parlé, entre les électeurs gouvernementaux et les cléricaux qui ont porté M. Cochin, c'est là une assertion qu'il est difficile d'accepter, quand on a vu les journaux officieux crier à l'immoralité des ligues formées entre électeurs d'opinions opposées ou simplement divergentes.

Le journal *la France* dépose une plainte en calomnie contre le *Constitutionnel*, qui a comparé le rôle que ce journal a joué dans les élections à celui du général qui à Waterloo a passé à l'ennemi en dénonçant le plan de bataille de l'armée française. On m'assure de plus que les plus grands efforts sont faits dans les sphères administratives pour obtenir la suppression de la feuille inspirée par M. de Laguerronière, ou va jusqu'à dire que le décret est préparé. Il m'est impossible d'ajouter foi à cette nouvelle ; à coup sûr la politique de la *France* est fort peu conforme à ce que beaucoup de personnes croient être la véritable tendance de l'empire, notamment dans la question romaine ; mais je ne vois pas sur ce point (sur lequel *la France* a d'ailleurs parfaitement le droit de continuer à se tromper) qu'on l'incrimine ; on lui attribue la responsabilité partielle de l'échec du gouvernement à Paris, échec qui eût au contraire beaucoup moins marqué, si (comme *la France* l'indiquait) l'on avait mis plus de tolérance dans l'attitude du gouvernement vis vis de candidats que l'excès de l'hostilité officielle a fait autant dangereux. Il est donc à croire que cette grave mesure que rien ne justifierait ne sera point adoptée et n'est même pas dans pas en question.

Les directeurs des journaux on du moins quelques uns d'entre eux sont mandés ce soir au ministère de l'intérieur ; j'ignore le but de la convocation.

Ce n'est point au mois de juillet, comme le bruit en a couru bien avec quelque fondement, qu'aura lieu la petite session préparatoire pour la vérification des pouvoirs. On aurait redouté dans un délai aussi rapproché les discussions extrêmement vives que devront infailliblement provoquer des protestations contre des abus d'autorité, dont on a cité déjà des exemples qui feraient on ne peut plus l'échoux, s'ils n'étaient sans doute très exagérés. C'est au mois de novembre très probablement qu'aura lieu définitivement la petite session dont il s'agit.

Ce matin a eu lieu la réception diplomatique de M. Drouyn de Lhuys ; il y a été entretenu beaucoup questions des élections. Le ministre des affaires étrangères se serait attaché, dit-on, vis-à-vis des diplomates étrangers, à relever à la manifestation faite par la ville de Paris le caractère alarmant que mi donnent des esprits timorés et que la polémique préventive des feuilles officielles n'avait pas contribué à lui enlever.

L'Empereur reviendra tout exprès de Fontainebleau, samedi, pour présider le conseil des ministres, auquel on attribue cette fois une importance tout exceptionnelle. Après son séjour à Fontainebleau, l'Empereur, comme on le sait, doit se rendre à Vichy, où Sa Majesté arrivera vers le 5 ou le 7 juillet. Le duc de Brabant est parti ce matin pour Bruxelles. S. A. R. a fait hier une rapide visite à l'Exposition des beaux arts, aux Champs-Elysées.

PARFUMERIE ET GROCERIES—M. T. B. Hood, 80 rue Poydras, vient de recevoir de la ferme du bâtiment et un assortiment frais d'articles d'épicerie et de comestibles. Voir son annonce.

GROCERIES ET COMESTIBLES—Nous appelons l'attention du commerce et des familles sur l'annonce de la maison S. B. Bevans & Fils, qui vient de recevoir un assortiment varié d'articles de groceries et de comestibles. Le magasin de M. Bevans est situé rue Poydras Nos 51 et 53.

CHRONIQUE LOCALE.

ALIENATION MENTALE CAUSÉE PAR LE SPIRITUALISME—HOMICIDE—Hier, vers midi, le rapporteur vit s'arrêter, en face du corps de garde du Deuxième District, un waggon dans lequel était couché un homme dont les pieds, les bras étaient liés et les vêtements couverts de sang. On l'enferma dans son [illegible]. Il était fou. A peine avait on fermé la porte qu'il se dépouilla de tous ses habits, les jeta par la fenêtre et, furieux, commença à se donner des coups. Lorsque le rapporteur s'éloigna de cachot, le malheureux aliéné était étendu sur le plancher et semblait épuisé. Tandis que le gardien coupaient les cordes qui lui liaient les membres, il s'écriait : "Ce n'est pas ma volonté, mais celle de Dieu !"

Cet homme s'appelle Alex. M. Sprague ; il est ingénieur de la machine à dessécher de la rue Dauphine, à cinq lieues en-dessous de la rue Broad.

M. J. Hirshheimer, son assistant, a bien voulu nous fournir quelques détails que nous insérons ici. Sprague avait été des brochures sur le spiritualisme et assisté à des réunions de spiritualistes. Dimanche dernier, il remarqua chez lui les premiers symptômes de la folie. Dans l'après-midi, on le trouva prêchant assoupi dans une dépendance ; il se leva en disant qu'il s'en irait lorsque les esprits le lui permettraient. Le lendemain matin, en femme et à M. Hirshheimer qu'en conduite avait été plus violente pendant la nuit, qu'il avait appelé ses enfants et fait de nouvelles dépêches.

Son état ne s'améliorant pas, Mr Hirshheimer fut appelé de lui et obtenir la conversation, mais il dut lutter en retraite pour se protéger à une coupe. On fit appeler des médecins qui constatèrent l'aliénation mentale et prirent les Directeurs de l'Hôpital de Charité de contraindre pas recevoir le malade sans un ordre de la Cour Probatoire.

Mr Hirshheimer conduit Sprague à deux heures du soir et alla demander un ordre d'aliénation qui fut remis à l'officier Wittgenstein. Lorsque ce dernier et Mr Hirshheimer arrivèrent à la station du milieu de la rue du Calmé, ils y rencontrèrent Sprague qui en avait mis en vain. Il avait mordu un jeune homme de quatorze ans. Ce jeune homme, d'après Sprague, il entra dans la cour où se trouvait le fou et demanda qu'on lui remplit une bouteille d'eau. Sprague lui cria de s'en aller et le poursuivit jusque dans la rue où il l'atteignit. S'emparant de la bouteille, il en frappa la jeune homme à coups redoublés sur la tête, les deux hommes de couleur essayèrent de l'en empêcher, mais ils durent s'enfuir.

Le jeune homme a été transporté à l'Hôpital de Charité. Sprague comparaîtra ce matin devant le Prévôt.

LA VICTIME—La jeune homme dont nous parlions ailleurs comme ayant été blessé par Sprague se nomme Albert Meyer. A l'heure qu'il nous arrive cité à l'Hôpital, il était sous l'influence de la morphine et les médecins n'avaient pas encore décidé si les blessures étaient mortelles ou non.

DÉBAT—Cimetière contre la Nlle Orléans—Nous avons déjà mentionné cette affaire. La Cour Probatoire a rendu hier un verdict en faveur de la ville. — Le débat pour la confiscation de la propriété, dit le juge, était vicié ; je crois, ajoutait que c'était celui des autorités nationales qui communiquaient la plaine, et s'il ne l'était pas, les procédés sont trop faibles pour établir les dommages.

FEUILLETON.

JEAN DIABLE

PAR PAUL FEVAL.

IV. — L'Inconnu. — *Suite*

Mme Bernard, veuve de l'intendant et mère de Don Juan, était incalmante comme tous ceux qui virent de plus près.

—Nous ne la connaissons que depuis huit jours, dit elle.

—Il y a des gens, reprit la bouillante Germaine, que nous connaissons depuis dix ans et qui n'en valent pas mieux pour cela..... n'est ce pas, Jeanne ?

Jeanne était toujours et serait comme le comte Henri lui même.

—Vous ! dit Mme Célestin Je défendrai à ces messieurs de se fourrer là dedans.

Ces messieurs, c'étaient les tindéroques qui sont dans leurs jours, et, en fait d'opinions, partageaient celle des petites Chaumeron.

—C'est le système de Police Pilate ! s'écria Germaine.

—Quiconque refusera de témoigner que M. le comte de Bellehaut n'a pas quitté le pays depuis huit jours commettra un acte infâme, prononça gravement Robert Surrey.

Jeanne lui tendit sa main, qu'il toucha avec un sourire triste et plein de froideur.

Un même temps il en retourna vers Laurent, dont la rencontre satisfaite parçait sous son apparente indifférence. Il fallait l'écart en faisant signe à Fernandez de suivre.

—Mes petites, leur dit il d'un accent délibéré, nous partirons pas à Jeanier. Il ce peut que ce soit là un moment du doigt le comte) réclame de nous [illegible]

—Moi, je suis prêt, répondit Fernandez. Le chose du bourgeoisie un bon gendarme a toujours fait partie de mes rêves

—Et toi, Laurent ?

—Je suis prêt ... sous toutes réserves du bon coup d'épée que je lui destine un temps et lieu.

Henri prononçait en ce moment, avec emphase autant, mais très distinctement et de manière à être entendu de tout le monde :

—Mon cousin, je ne vous en veux pas du tout, je me déclare tout disposé à répondre s'il vous plaît de m'attraper.....

Une bruyante rumeur l'interrompit. Godinot descendait les marches du perron, accompagné d'un pauvre diable à veste plat, à pantoufles crevées, dont l'habit noir, trop court de manches et lisant au collet, avait en taches et en souillures plus de grades que n'en eût pu fournir la personne de son propriétaire. Godinot avait son écharpe. C'était un gros gaillard à figure avenante, affairé, affairé, rempli de l'importance de sa mission et en son monde.

—Il n'était plus besoin du commissaire de police, dit Henri avec un accent de reproche dont la modération même faisait la force.

—C'est une honteuse indignité !.....commença le vieux marquis.

—Sur l'honneur, je n'ai donné aucun ordre ! protesta M. de Bolamel.

Dans le cercle, la curiosité redoublait. Madame et Mlle Chaumeron, Mme Bernard, Mme Célestin et Fadjouin se rencontraient dans la même idée qui exprimait peut-être un espoir. Elles disent ensemble :

—Ça se gâte ! ça se gâte !

—Bonjour, mesdames, bonjour, mesdames s'écria Godinot qui arrivait essoufflé et soufflant. On ne peut pas toujours ce qu'on veut, et, plus on est haut placé, plus on a de responsabilité. J'ai rencontré le garde champêtre ; voilà un heureux animal qui ne fait pas de mauvais sang. J'ai amené Moisist, mon secrétaire ; pourquoi ? parce que je ne viens pas pour mon plaisir..... Bonjour, monsieur le marquis..... Un mot en particulier, si tout de suite, s'il vous plaît ; je n'ai pas le temps d'attendre.

—Vous ne m'avez pas habitué à ce ton, dit le maître de céans avec hauteur. Quand j'ai obtenu pour vous la place que vous occupez.....

—Pas d'incompétence s'il a vu de la magistrature ! s'écria Godinot. Voulez vous qu'on parle tout haut ?..... Ce qu'on en faisait était pour éviter le scandale..... Je vous donne le choix : causer à l'écart ou faire notre affaire en public..... Ce n'est pas moi qui crains les commères !

—Parlez en public, monsieur ! ordonne ? marquis

—Et parlez avec prudence, ajouta M. de Bolamel, je suis conseiller à la cour royale de Paris.

—On peut me destituer ! s'écria Godinot qui ne fut pas du tout déconcerté. Malheur! témoigner que j'ai fait mon devoir, quelque pénible qu'il fut, envers un ancien camarade d'école j'ai voulu tout mener à la sourdine ; la preuve, c'est que mes gendarmes sont dans les bas chemins qui longent le parc.....

—Des gendarmes ! répéta le large murmure des invités.

L'œil de l'ancien intendant supérieur lança un éclair.

L'impudence !..... murmura-t-il seulement.

—M. le marquis a désiré la publicité, continua Godinot, à ses ordres, marchons ! *Les pièces*, Moisist ! Très bien !..... Dans la nuit du 12 au 13 mai courant, un meurtre a été commis à Lyon.....

—Parmentier, rectifia M. de Bolamel.

—Parmentier, monsieur le conseiller, dit Godinot rondement, je le encore sans lunettes..... et j'appartiens au département de Seine-et-Oise..... Pardon en vertu duquel j'agis vient de Versailles.

—De Versailles ! répéta Bolamel stupéfait.

Le gros des convives parmi plante et ne comprenait plus.

—Encore encore mon fils qui est le coupable, cette fois ! demanda ironiquement le marquis.

—Comment cette fois ! un récidiv Godinot. N'est ce pas assez d'un meurtre ? d'abord..... commis à Lyon..... je dis à Lyon, département du Rhône..... Les présomptions les plus graves pesaient sur M. le comte de Belcamp.....

—A la bonne heure ! interrompit le vieux marquis en exhumant une pinceette plus jeune que lui de quarante ans.

—Voilà qui est sûrement fort étrange ! murmura M. de Bolamel.

—Absurde ! dit Robert qui avait écouté avec une extrême attention.

—Impossible ! répéta M. Temple avec une singulière expression de voix.

M. de Belcamp se retourna vers lui et lui serra la main, car il avait grande confiance en son jugement.

La société mirmontaine commençait à comprendre. Le maître voulait lui même des mots d'un certain âge, ne tenait pas contre cette notation plus claire que le jour et qui tombait du haut du hasard.

—Le fait est, dit Rien-des-Pardons avec regret, qu'il semble difficile.....

—A Lyon et à Bruxelles ! interrompit Fédrandeau, la même nuit..... le mot difficile n'est pas compromettant.

—Une nuit où M. le comte était à Mirmont, sous ses yeux et sous ses ordres qui sont là ! ajouta Mme Célestin brusquement, retournée ; quand on voudra, ces messieurs en témoigneront.

—Cela saute aux yeux ! décida Potel.

—Rien du mal, qui ne me gêne pas, grande Chaumeron, que la justice a tort de jouer ce jeu-là ! ratrapa !

—Ah çà, s'écria Godinot rouge de colère, pourquoi parle-t-on de Bruxelles, et où est la mort de cette chanoine ?

—Dis ton écharpe, mignon ! lui répondit M. de Bolamel ; tu vas dîner avec nous.

Le moutardier courut comme un microbe d'un bout à l'autre de la foule. Il expliquait bien le sentiment intime de tous ces cœurs.

Les sonnes Henri, expliqua, lui-même, à Godinot, avec une bienveillante politesse, pourquoi sa détermination, si grave au fond, avait soulevé dans l'auditoire un pareil mouvement d'hilarité. En terminant il ajouta sans y mettre la moindre intention d'ironie :

—Prenez à la table ronde de ma mère, M. le conseiller de Bolamel, je vais également à la vôtre, cher monsieur, en lieu que vous représentez la loi. Comme on ne peut être en même temps d'appliquer le jugement de Salomon, je vous prierai conjoint de vous mettre tous les deux d'accord.

Les cliches du dîner hais non pesant cordiles, tandis que les plus lumeux traversaient la pelouse. Le conseiller de Bolamel restait pensif. Godinot était atterré. L'odeur du potage agissait lourdement la gaîté récente de la société mirmontaine, les gorges chaudes et les éclats de rires jaillissaient en gerbes. On avait vu vu jusqu'à ce jour, que Jean, l'indjolnto, Mme Célestin, la mère et la fille Chaumeron prirent rester la station de l'hôtel tous les points de leurs plaisanteries. Les deux Bonjou ne devaient plus comprendre que le lendemain, mais ils raient tout de même, et leurs deux ventres jusqu'au soir, semblables aux immortels d'un musicien dans un soubrettant par bouts égaux.

Les gendarmes dînèrent, les gendarmes de Paris et les gendarmes de Versailles, le gendarme dans la secrétairerie avec M. de Bolamel et Godinot dînèrent. Juger des autres ! Non-seulement cette double aventure ne mit aucune tiédeur dans la foire, mais elle semble même assaisonner la gaîté du repas. Le comte Henry fut décontenancé Grégory Templin qui avait accompagné son aide de camp, raconta des histoires de jockeys anglais à faire dresser les cheveux. Ce fut avec enthousiasme qu'on porta un dessert, M. de Bolamel et Godinot en tête, le matin du mariage et du coup fin le [illegible]

Un voyage de Versailles, du reste, devait être une aventure. La calèche de luxe Fréanges et la berline du marquis étaient toutes préparées. La moitié de Mirmont allait entrer le prisonnier en voiture, tandis que les deux adjoints et à cheval, lui prêtait un cortège d'honneur. Les chaises de poste de M. de Bolamel lui même devait rejoindre cette escorte triomphale.

Au moment où l'on levait de table, le pain tombait. M. Temple allait prendre la main du comte Henri et la serrer fortement.

—Jamais Dieu, lui dit-il, je tiens cet bien

—Ne venez-vous pas jusqu'à Versailles, interrompit demanda Henri, dont la sourire tranquille devait plus indécemment que de l'air fait le parole.

—Je serai avant vous répliqua M. Temple.

—Vous ne croyez donc pas à l'évidence, vous, maître ?

—Je crois que les deux assassins sont arrivés à Paris hier. Tom Brown y était, ou Jean Diable le